

## CHAPITRE VI

### L'AFFIRMATION DE L'INDIVIDUALITE ET LE ROLE D'INQUIETEUR

Depuis le commencement de cette thèse, nous avons essayé de montrer l'effort de Gide pour chercher son essence, sa nature, aussi bien que les moyens de se libérer pour devenir l'être unique, authentique et sincère, pour développer sa qualité méconnue, cachée, et sa puissance inachevée au plus haut point. Or la manifestation des idées nouvelles telles que: la dissociation entre l'affection tendre et l'attirance sensuelle, le triomphe du bâtard, l'acte gratuit..., ces idées, ou plus précisément ces éthiques personnelles sont basées sur l'homme seul, et ne constituent qu'un chemin possible vers la libération. Néanmoins à travers l'oeuvre tout entière, Gide tente avant tout, d'affirmer l'importance et la signification précise de l'individu. Il exalte la primauté de la personne humaine; l'homme apparaît comme la cause et le but de la civilisation, de la culture. En soixante ans de méditations, de luttes, et d'observations, Gide est parvenu à ne pas désespérer, et même à prédire de nouveaux printemps parce qu'il cherche toujours Nathanaël, "le plus irremplaçable des êtres." Il préconise, en outre, la puissance et la capacité de l'homme. Il lui faut le courage, la hardiesse pour conquérir tous les obstacles que nous oppose le monde. "Et ce monde," dit-il, "je sais et je sens qu'il est atroce; mais je sais aussi qu'il pourrait ne pas l'être, et qu'il est ce que nous le faisons."<sup>1</sup> Il ne tient qu'à l'homme que ce monde, ce monde absurde, cesse d'être absurde;

---

<sup>1</sup>Journal d'André Gide cité par Jean-Jacques Thierry, p. 37.

il sera ce que nous le ferons. Vérité, justice et beauté sont, selon Gide, des créations de l'homme. D'autant plus il se persuade qu'il importe à l'homme de les maintenir et que l'homme est responsable de soi et du destin du monde.

L'individu souhaité par Gide, loin l'être "condamné à exister" comme chez Sartre et Camus, est donc appelé à faire fond sur son existence, non pour se contenter d'éprouver en elle la seule certitude possible, mais pour tenter, à partir d'elle, quelque tentative héroïque, désintéressée, prométhéenne.

Voilà la signification des exemples de Michel, Lafcadio, Bernard et enfin Nathanaël. D'ailleurs la révolte gidienne contre les dieux, la morale chrétienne, la doctrine traditionnelle le pousse davantage dans la voie de l'individualisme philosophique et l'aide à se poser des questions fondamentales sur la conduite de l'homme. Il s'efforce de comprendre l'homme et de découvrir le sens de l'individualisme. L'homme doit accepter sa condition terrestre et chercher, ou créer un sens à la vie. Toute règle, tout dogme qui ne vise qu'à asservir l'homme à ses lois est méprisable, inadmissible. L'homme doit être libre pour créer sa morale individuelle, son modèle propre à lui-même. Gide estime toutefois que c'est par ses particularités que chacun des êtres et que chacun des peuples peut servir l'intérêt le plus général. Il dit toujours que c'est ce qui diffère le plus de nous qui peut le mieux nous instruire. Et de même que chacun de nous a d'autant plus de valeur que s'affirme une individualité plus marquée, c'est par sa particularité même que chaque peuple de l'Europe prend sa signification la plus parfaite et son utilité la plus grande. Gide ne cesse jamais de critiquer celui qui adopte le mode de vie que lui propose la société. Il le considère comme un idiot, un maladroit, qui est incapable

---

<sup>1</sup>Jean-Jacques Thierry, op.cit., p. 40.

de profiter de la vie, de se laisser instruire par la vie. Gide s'attaque violemment à la société et à ses règles puissantes au fur et à mesure que celles-ci essaient de couvrir l'individu dans leur embrassement. D'ailleurs l'individu ne peut pas exister hors de la société. Mais Gide souhaite qu'il tienne une place vaillante dans la société, s'y accorde harmonieusement, proteste contre ses lois sans raisons, maintienne et préserve toujours sa propre essence. Si Gide nous suggère de "se laisser instruire par la vie," c'est parce qu'il est profitable d'apprendre toute chose, ou d'acquérir la connaissance par notre expérience, de juger et de choisir selon la considération personnelle plutôt que la règle. A ce propos, il s'émancipe, rejette les principes religieux et moraux. C'est la révolte: instant de joie et d'orgueil où il se croit plus fort que la société, se figure que tous les hommes sont dupes et esclaves de préjugés, et qu'il est libéré, lui seul. Toutes les contraintes, les petites lois, la morale conventionnelle s'écroulent devant l'élan de son enthousiasme. Quand il balaie les concepts traditionnels, il lui faut aussitôt une éthique nouvelle qui a pour but d'affirmer la stabilité et la solidité de l'individu. Apparaît donc à nos yeux l'aspect de sa morale individualiste: l'individu devient son propre maître. C'est lui seul qui crée son bien et son mal, sans s'occuper des lois établies comme nous l'avons déjà constaté dans le chapitre précédent. L'individu devrait d'abord connaître ses qualités et ses faiblesses, ses limites et sa puissance pour pouvoir réaliser ce qu'il a en lui. Le point de départ de l'individualisme c'est la détermination par l'individu de ce qui sera fécond ou stérile pour lui. C'est là son bien et son mal. Rien de plus important que de conformer ses aspirations à sa nature. D'autre part l'individu s'habitue si bien à sa lâcheté qu'il finit même par y trouver le bonheur: presque tous les bonheurs

bourgeois reposent sur un renoncement à soi. Pour être lui-même, c'est une lutte sans merci qu'il doit entreprendre contre ses habitudes et contre le monde. L'individualisme exige une lutte de l'homme contre son milieu, un effort pour se dépouiller de tout ce qui est étranger à lui-même que lutte l'individu, contre ce qui est tout fait et tout donné dans sa conscience, contre ce qui est mécanique et statique, contre la paresse et la peur. L'effort de l'individu est inévitablement pénible parce qu'il aspire vers un but élevé. Il ne faut pas pourtant réduire l'individu à un modèle unique. Chacun, en suivant sa propre pente, doit atteindre sa limite et savoir la dépasser. Si Gide n'attaque pas directement les vieilles institutions sociales, il dénonce avec sérieux ou plus souvent avec ironie les milieux qui les soutiennent. Si Gide fait figure de libérateur, c'est parce qu'il a mesuré l'importance des éléments dont se compose l'individualité; c'est à dire d'une part l'effort libre et intime de l'esprit sur lui-même, et d'autre part l'esprit d'insoumission, de révolte, d'examen. Gide est lui-même un de ces insoumis dont il parle qui, rejetant les doctrines et les morales préexistantes, vont à la recherche de quelque chose de meilleur qui puisse aider les hommes. Il tâche d'ériger une morale individualiste qui permettrait à chaque être une vie significative et à la race une amélioration continuelle. Or il est nécessaire d'atteindre la délivrance totale de l'homme, et le bonheur authentique, sincère qui est le but de la vie. L'homme est né pour le bonheur; le bonheur faux est inacceptable. La jouissance de l'instant est la première chose à obtenir parce que chaque instant est si précieux qu'il ne peut pas être remplacé par autre chose.

Au reste la libération individuelle que souhaite Gide, nous

demande de quitter tout ce qui nous lie, tout ce qui nous contente, nous arrête, nous attache pour aspirer à une nouvelle vie riche, libérée, splendide et merveilleuse. La liberté n'est pas seulement l'absence de contrainte, elle est la prise de conscience par l'individu, de sa précieuse particularité, de sa personnalité; et ce n'est pas une faute d'exigence. Gide cherche à éveiller, à montrer à l'individu particulier la vigilance de la conscience individuelle. Mais la conquête de la libération n'est pas bien facile. Édouard témoigne de cette difficulté en disant: "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant." <sup>1</sup> Si Gide précise l'importance de la conscience individuelle, c'est pour la raison qu'on se laisse entraîner très facilement sans se rendre compte. Donc il est essentiel de prendre conscience de la vie. Souvent on agit instinctivement, par habitude. Michel ressent cela quand il dit: "Aucun n'a su être malade. Ils vivent, ont l'air de vivre et de ne pas savoir qu'ils vivent." <sup>2</sup> Par conséquent, l'individu, avec sa conscience précieuse, ne deviendra jamais l'esclave de la société et de son habitude. D'ailleurs Gide exécute cette idée remarquable du personnage longtemps endormi par la vie habituellement banale dans Julius, Geneviève et Amédée des "Caves du Vatican!"

Une interrogation affreuse, pour la première fois de la vie, se soulevait en lui (Julius) -en lui qui n'avait jamais rencontré jusqu'alors qu'approbation et sourires, -un doute sur la sincérité de ces sourires, sur la valeur de cette approbation, sur la valeur de ses ouvrages, sur la réalité de sa pensée, sur l'authenticité de sa vie. <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1215.

<sup>2</sup> L'Immoraliste, op.cit., p. 96.

<sup>3</sup> Les Caves du Vatican, op.cit., p. 51.

Julius, à l'instant, prend conscience de sa vie et de son action. Gide nous propose des réflexions sur la vie, sur les problèmes, sur tout ce qui nous entoure, nous concerne: la religion, la vie, la société.

L'ironie qui apparaît dans ses romans est dans le sens de doute. Gide nous enseigne à douter de la valeur de toute chose, de la véritable réalité, de l'authenticité même, de la sincérité des autres et du moi.

"Amédée s'avancait comme en un rêve, doutant de la solidité du sol, des murs, et de la sérieuse existence des passants qu'il croisait; doutant sur toute sa présence à Rome..."<sup>1</sup> Il dit encore

Mais si je vous avouais, mon ami, que tout à l'heure, et devant cette moquerie que vous opposiez à ma peine, j'ai pu douter si c'était à un vrai Julius que je parlais, ou non plutôt à quelque contre facon de vous-même... Mais si je vous disais que, ce matin, avant de vous avoir rencontré, j'ai pu douter de ma propre réalité, douter d'être ~~ici-même~~ ici, à Rome.

Le doute d'Amédée qui se présente ici est pour nous comme un avertissement: mettre nous-même en état de doute, douter de toute chose pour prendre conscience de nous-même, de la liberté, de la réalité, de la vie, de l'existence humaine. Gide proclame en outre que ses livres comme

<sup>1</sup> Ibid., p. 179.

<sup>2</sup> Ibid.

"Les Caves du Vatican," "l'Immoraliste," sont un avertissement à tout individu du danger de l'individualiste outré, de l'état d'esclavage inconscient. Geneviève répète et affirme cette notion

Mais comment lui dirait-elle (Geneviève) qu'elle aussi, jusqu'à ce jour, s'agitait comme dans un rêve. (...) Un médiocre rêve où s'agitaient à ses côtés ses parents et se dressaient toutes les conventions saugrenues de leur monde, et qu'elle ne parvenait pas à prendre leurs gestes, non plus que leurs opinions, leurs ambitions, leurs principes, non plus que leur personne, au sérieux.<sup>1</sup>

Gide parle souvent sur un ton <sup>ivo</sup> cynique et moqueur. Il fait une satire féroce des gens et des conventions. Il serait bien imprudent de ne pas apercevoir cet esprit critique de Gide. A part dans son Journal et ses mémoires, il ne parle que par personnages interposés, par des porte-paroles puissants, attirants et séduisants.

Car il y a chez Gide de l'ironie. Et il faut donner à ce mot le sens que lui donnait Socrate: le goût de douter toujours de tout, de tout mettre en question, même ce qui semble, à la première vue, le meilleur. L'homme ne s'accomplit qu'en se moquant un peu de ce qu'on lui propose, un peu de lui-même...<sup>2</sup>

A ce propos la théorie de la libération individuelle chez Gide n'est pas absolument une théorie de destruction malgré son aspect un peu violent et rigoureux. Il veut construire des choses ayant une beauté nouvelle, une forme nouvelle pour que l'être profite autant que possible

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 262:

<sup>2</sup> Analyse par René Marille Albérès dans la S.P., op.cit., p. 168.

de la richesse de la vie, et néglige les lois traditionnelles qui sont déjà démodées et entravent de plus la vie heureuse. Le message qu'il délivre au lecteur est celui de la nécessité de l'humanisme, d'une libération des autorités, du devoir qu'a chacun d'utiliser ensuite la liberté, avec sincérité et courage pour manifester son individualité, s'accomplir, faire bien l'homme. La vertu capitale est donc le courage, et non pas le courage qu'il faut pour soumettre sa vie à une régulation extérieure préétablie qui n'est que confortable abdication, mais le courage de regarder en face sa multiplicité intérieure, de n'infléchir jamais sa sincérité. Néanmoins l'erreur constante qui fausse nos idées, c'est de croire que l'individualisme n'est que l'expression des tendances égocentriques de l'être. L'essentiel d'être soi n'exclut pas l'intérêt ou la tendance vers les autres. L'expression du "narcissisme" souvent prononcée dans l'analyse de l'oeuvre gidiennne est employée plusieurs fois à contre sens, et est identifiée en particulier à l'égoïsme, à l'amour de soi. C'est là une confusion regrettable qui masque le vrai visage de Gide qui sait au contraire les vertus de l'amour, du dévouement, du sacrifice. L'individualisme n'est pas l'égoïsme; il n'en est peut-être même la contre partie. Le narcissisme de Gide est tout autre chose qu'une adoration naïve de son propre moi; c'est plutôt une des façons possibles d'explorer son moi, de chercher sa véritable valeur. L'individualisme bien compris doit servir à l'humanité. Par conséquent l'altruïsme fait également partie de l'individualisme. Un mouvement profond et spontané nous pousse à sauver les autres hommes. Aimer son prochain est un besoin propre de l'être qui demande à être satisfait. L'homme luttera aussi contre sa tendance à opprimer autrui. L'aspect de la morale individualiste n'est pas agressif. Gide essaie au contraire à établir un compromi

entre l'être et la société. Il a promu le développement de l'individu et de l'humanité. Il souhaite que l'homme soit heureux et l'humanité soit fort puissante. Gide n'ignore pas qu'il y a sur la terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. Cette idée admirable ressemble à celle de Camus quand un personnage dans "La Peste" dit qu'il a honte d'être heureux tout seul. L'annonce de l'altruisme apparaît déjà dans les "Nourritures Terrestres."

En vérité le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas. Une richesse qui prive un autre, je n'en veux pas. Si mon vêtement dénude autrui, j'irai nu. (...) je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux. Mais tout bonheur me paraît haïssable qui ne s'obtient qu'aux dépens d'autrui et par des possessions dont on le prive. (...) Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.

D'autre part le voyage de Gide au Congo met en action cet altruisme quand il prend la défense des noirs contre les grandes compagnies qui les exploitent. A son retour d'Afrique, on ne pourra mettre en doute la générosité et le parfait désintéressement d'une campagne où il n'a que des avanies à récolter. La compétence et le courage qu'il apporte à son expédition montrent un homme à qui l'on ne peut pas refuser le respect.

Néanmoins Gide pose de nombreux problèmes dans son œuvre. Et il veut que ses lecteurs, dans leur recueillement, dans leur solitude, y pensent

---

<sup>1</sup> Les "Nourritures Terrestres", op.cit., pp. 199-200.

et tâchent de les résoudre pour eux en toute liberté; une solution boiteuse en elle-même est infiniment plus valable qu'une idéologie toute faite qui empêche l'homme de penser. En outre Gide ne veut pas être un maître. Pour lui, l'oeuvre d'art doit être désintéressée, absolument gratuite, et l'écrivain ne doit ni prendre parti, ni proposer l'exemple de la solution. C'est pourquoi la critique qui cherche dans son oeuvre un jugement personnel se trompe. Le but de Gide est de faire réfléchir le lecteur sur des problèmes qui ne comportent que des solutions particulières. Gide ne considère pas que l'existence de l'homme est absurde comme l'a fait Sartre, mais il souhaite une voie meilleure pour tout homme et il est persuadé qu'il en existe une. Pour faire réfléchir le lecteur, ses personnages commettent des actions bizarres, étranges à l'esprit ordinaire. Gide ne juge pas que l'action qu'a faite son héros est bonne ou mauvaise. C'est à nous, lecteur, à y penser et à la juger. Ainsi l'acte gratuit de Lafcadio n'est peut-être pas le meilleur exemple de l'homme libre. La conversation entre Julius et Amédée en témoigne:

-Le profit n'est pas toujours ce qui mène l'homme; (...) il y a des actions désintéressées. (...) Par désintéressé, j'entends: gratuit. (...) le mal ce que l'on appelle: le mal, peut être aussi gratuit que le bien.

-Mais, dans ce cas, pourquoi le faire ?

-Précisément par luxe, par besoin de dépense, par jeu. Car je prétends que les âmes les plus désintéressées ne sont pas nécessairement les meilleures au sens catholique du mot.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Les Caves du Vatican, op.cit., p. 188.

Or Bernard représente pourtant le porte-parole de Gide quand il prêche que chaque être doit être capable de choisir lui-même, d'être libre pour choisir. Chaque individu, après avoir eut recours à divers avis, trouve que les opinions des uns et des autres, sur chaque point, se contredisent. Donc il n'écoute plus rien que lui. S'il faut être libre pour choisir. C'est parce que rien n'est bon pour tous, comme le dit Bernard:

Je me disais que rien n'est bon pour tous, mais seulement par rapport à certains; que rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel; qu'il n'est méthode ni théorie qui soit applicable indifféremment à chacun; que si, pour agir, il nous faut choisir, du moins, nous avons libre choix.

Bernard n'accepte pas de vivre sans règle, mais cette règle il ne l'accepte pas d'autrui. Par conséquent la solution, selon Bernard, ne provient que de nous. Autrement dit l'homme doit choisir et se choisir, au lieu de laisser les autres choisir et le choisir à sa place. C'est la morale de choix personnel qui se profile ici, bien avant que Sartre ne s'en fasse l'apôtre. L'acte valable doit être de libre choix et l'acceptation des décisions d'autrui est un état de mort ou de non-vie. D'autre part l'homme, créature libre, porte la pleine responsabilité de ses actes, et il doit par conséquent prendre de son propre gré chaque décision de sa vie, au lieu de se référer à un cadre préexistant fourni par une ancienne éthique. Vivre selon un système est pour Gide une fuite de responsabilité et une défaillance des possibilités humaines

---

<sup>1</sup> Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1089.

qui existe en nous. Nous avons déjà vu que Gide ne veut pas non plus être un maître, ce qu'il souhaite c'est la liberté, l'affranchissement total même de son disciple. Il veut le livrer libre à lui-même, l'affranchir de ses attaches les plus naturelles, comme de son maître. Ce qu'aime le narrateur des "Nourritures Terrestres" ce n'est pas une complaisante et flatteuse ressemblance, une imitation servile, c'est ce qu'il a de plus personnel, de plus secret, de plus irremplaçable. Néanmoins le véritable enseignement exige du maître, comme de l'élève, une certaine dureté envers eux-mêmes. Il demande même de l'abnégation, car à mesure que l'enfant grandit, le maître doit se détacher de lui. De plus ce que le narrateur raconte à Nathanaël, ce n'est qu'une méthode de découverte parmi "des mille postures possibles en face de la vie." Et il dépend de Nathanaël, lui seul, de choisir le moyen qui sera le meilleur, le plus préférable pour lui. Il ne faut pas imiter la façon des autres, ce qui diffère de l'un à l'autre, comme nous l'avons déjà dit, c'est cela qui crée la valeur de chacun de nous. Déjà les "Nourritures Terrestres" se terminent sur l'appel fameux dans l'Envoi:

Nathanaël, à présent, jette mon livre. Emancipe -t'en. Quitte moi. Quitte moi; maintenant tu n'importunes; Tu me retiens; (...) Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi? -C'est parce que tu diffères de moi, que je t'aime; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. (...) Jette mon livre; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. I

Les Nouvelles Nourritures suivent encore ces idées.

I Les Nourritures Terrestres, op.cit., p. 169.

Camarade, n'accepte pas la vie telle que te la proposent les hommes. Ne cesse point de te persuader qu'elle pourrait être plus belle, la vie; la tienne et celle des autres hommes; non point une autre, future qui nous consolera<sup>1</sup> de celle-ci et qui nous aiderait à accepter sa misère. N'accepte pas.

La même revendication, trente ans plus tard, reparaît dans le conseil qu'Edouard donne à Bernard, et, à travers ses personnage, Gide à chacun de ses lecteurs.

La réponse me paraît simple: c'est de trouver cette règle en soi-même; d'avoir pour but le développement de soi (...). Vous ne pouvez trouver ce conseil qu'en vous-même, ni apprendre comment vous devez vivre, qu'en vivant.<sup>2</sup>

Si Gide est blâmé d'avoir tenté de légitimer son acte, le péché, de l'intégrer à la morale privée, c'est bien son besoin de justifier un déséquilibre personnel, d'inquiéter la conscience de tout lecteur. Il suggère pourtant le soupçon, le doute, le scrupule. Il propose des questions angoissantes et efficaces. L'inquiétude qu'il éveille est plus efficace que les négations farouches. Il pense qu'un roman à thèse perd, en voulant démontrer, toute force de démonstration. Il souhaite qu'il reste dans un

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 254.

<sup>2</sup> Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1215.

livre une "question sans réponse." Le scandale qu'il provoque autour de lui, mais qu'il ne cherche pas, prouve que sa méthode est bonne. "Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère qu'on le rassure. Il en est dont c'est le métier. Il n'en est que trop."<sup>1</sup> A propos, il suppose l'éducation fantaisiste de Lafcadio qui n'est pas fondée sur l'attention forcée et la mémoire comme dans le vieux système. Il s'agit avant tout d'amener l'enfant à penser par lui-même, à imaginer, à comprendre, à créer. C'est bien la méthode appliquée à l'enseignement de Lafcadio; tout enseignement lui a été donné sous forme de jeu. Pour faire agir l'enfant, ne faut-il pas lui inspirer le désir d'agir ? Gide affirme plus tard l'idée de Rousseau quand le juge Profitendieu dit: "Plutôt que répéter sans cesse à l'enfant que le feu brûle, consentons à le laisser un peu se brûler. L'expérience instruit plus sûrement que le conseil."<sup>2</sup> C'est pour cette raison que le narrateur encourage Nathanaël à quitter sa maison, son milieu, même son maître pour l'aventure, chercher la réponse par lui-même, par son expérience. L'attitude gidienne est bien optimiste. Il espère toujours et voit sans cesse le succès, la promesse dans la vie. Laura en témoigne

Vous ne connaissez rien de la vie. Vous pouvez tout attendre d'elle. Savez-vous qu'elle a été ma faute ? De ne plus en attendre rien (...)  
Bernard, je puis vous le dire, à présent que j'en suis punie. Ne désespérez jamais de la vie.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>Journal d'André Gide par Jean-Jacques Thierry, op.cit., p. 79.

<sup>2</sup>Les Faux-Monnayeurs, op.cit., p. 1206.

<sup>3</sup>Ibid., p. 1095.

C'est par son inépuisable espoir que Gide écrit le livre le plus fameux: "Les Nourritures Terrestres" où il dit qu'il écrit pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui qu'il était à seize ans, mais plus libre, plus accompli, trouve ici dans ce livre, réponse à son interrogation palpitante.



ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย